

La femme à part

Du même auteur

Attachement féroce,
Rivages, 2017
Rivages poche n° 909

Vivian Gornick

La femme à part

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laetitia Devaux

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Nathalie Zberro

Édition originale :
The Odd Woman and The City,
Farrar, Straus & Giroux, 2015

© Vivian Gornick, 2015
© Éditions de Minuit, Paris, 1955
pour les citations extraites du recueil
Nouvelles et textes pour rien de Samuel Beckett
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018
pour la traduction française

Note de l'auteur

Mise en garde au lecteur : tous les noms et détails personnels ont été modifiés. Certains événements ne se sont pas produits dans cet ordre, certains personnages et certaines scènes sont composites.

Leonard et moi prenons un café dans un restaurant de Midtown.

« Alors, dis-je, que penses-tu de ta vie ces derniers temps ?

– J’ai l’impression d’avoir un os de poulet coincé dans la gorge. Je suis aussi incapable de l’avaler que de le recracher. Pour le moment, j’essaie juste de ne pas m’étouffer avec. »

Mon ami Leonard est un homme gay et spirituel, qui sait évoquer son propre malheur avec subtilité. Cette finesse est grisante. Un jour, plusieurs d’entre nous avons lu les mémoires de George Kennan et nous nous étions retrouvés pour en discuter.

« Un homme cultivé et poétique », dit l’un.

« Un guerrier froid saisi par la nostalgie », affirma un autre.

« Des passions faibles, des ambitions fortes, et un sens exacerbé de sa présence au monde », dit un troisième.

« C’est un homme qui m’a humilié toute ma vie durant », proclama Leonard.

L’avis de Leonard fit renaître en moi le frisson de l’histoire révisionniste – ce sens du drame apprivoisé, qui fait

regarder le monde uniquement à travers les yeux de ceux qui se pensent lésés –, et me rappela pourquoi nous étions amis.

Leonard et moi partageons le même goût pour la politique du préjudice. Le sentiment exalté d'être né dans un ordre social préétabli et injuste flambe en nous. Notre sujet, c'est la vie non vécue. Aurions-nous fabriqué cette injustice si elle n'avait pas été préexistante et prête à l'emploi – il est gay, je suis la femme à part –, afin que nos griefs trouvent une cible ? Notre amitié est tout entière consacrée à cette interrogation. En fait, cette question définit notre lien, lui offre ses contours et son langage. Elle a davantage éclairé la mystérieuse nature des rapports humains ordinaires que toutes les relations que j'ai pu avoir.

Depuis plus de vingt ans, Leonard et moi nous retrouvons une fois par semaine pour une promenade, un dîner et un film, dans son quartier ou le mien. Mis à part pendant les deux heures passées au cinéma, il est rare que nous fassions autre chose que parler. Il y en a toujours un pour dire : allons assister à tel spectacle, tel concert, telle lecture, mais ni lui ni moi ne semblons capable de prévoir la rencontre suivante. Nos conversations sont plus satisfaisantes que toutes celles que nous avons pu connaître, et il nous est insupportable d'en être privés plus d'une semaine. C'est ce que nous ressentons pendant nos discussions qui provoque cette si forte attirance l'un envers l'autre. Il m'est arrivé d'être prise en photo par deux photographes différents dans la même journée. Chaque cliché me ressemble, mais sur l'un, je trouvais que mon visage avait l'air brisé, comme s'il possédait plusieurs facettes, et sur l'autre, il est en un seul morceau. Leonard et moi, c'est pareil. L'image

de soi que chacun projette sur l'autre est l'image mentale que nous avons de nous – celle qui nous permet de nous sentir complet.

Alors pourquoi, pourrait-on se demander, ne nous voyons-nous pas plus d'une fois par semaine, pourquoi ne profitons-nous pas davantage du monde ensemble, n'éten-dons-nous pas le plaisir à des échanges quotidiens ? Notre problème : un net penchant pour le négatif. Qu'importent les circonstances, nous voyons toujours le verre à moitié vide. Soit c'est Leonard qui se sent confronté à la perte, l'échec, la défaite, soit c'est moi. Nous sommes incapables de nous soutenir. Nous aimerions qu'il en soit autrement, mais c'est ainsi que nous abordons l'existence. Or la manière dont nous l'abordons détermine inévitablement notre façon de vivre.

Un soir, au cours d'une fête, j'ai eu un désaccord avec l'un de nos amis, très connu pour ses talents de contradicteur. Au début, je répondais avec nervosité à chacun de ses défis, puis je me suis ressaisie et j'ai finalement su tenir mes positions avec davantage de succès que lui. Un petit groupe s'est formé autour de moi. « C'était brillant, ont-ils dit, brillant. » Avide de son opinion, je me suis tournée vers Leonard. « Tu étais nerveuse », a-t-il déclaré.

Un jour, je suis allée à Florence avec ma nièce.

« C'était comment ? me demanda Leonard.

– La ville est splendide. Ma nièce est formidable. Ce n'est pas évident de passer vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant huit jours avec quelqu'un, mais nous avons fait un beau voyage. Nous avons arpenté les rives de l'Arno sur des kilomètres. Ce fleuve est magnifique.

– C’est triste, reprit Leonard, que tu trouves agaçant de passer du temps avec ta nièce. »

Je suis allée à la mer un week-end. Il a plu la première journée, et la deuxième a été belle. Là encore, Leonard me demanda comment ça s’était passé.

« C’était reposant, répondis-je.

– Tu ne t’es donc pas laissé abattre par la pluie », dit-il.

Je repense alors au ton que peut prendre *ma* voix. Ma voix, à jamais teintée de jugement, qui sans cesse pointe le défaut, l’absence, l’inachèvement. Ma voix qui, si souvent, fait ciller les paupières de Leonard et aussi se crispent ses lèvres.

À la fin de chaque soirée, l’un ou l’autre suggère toujours un nouveau rendez-vous dans la semaine, mais il est rare que cet élan se concrétise. En nous quittant, nous souhaitons sincèrement nous revoir vite, mais dès que je me retrouve dans mon ascenseur, je commence à ressentir sur ma peau les conséquences d’une soirée pleine d’ironie et de jugement. Rien de grave, juste des blessures superficielles, des milliers de petites piqûres sur les bras, le cou, le torse, mais en moi, dans un endroit que je suis incapable de nommer, je me recroqueville à la perspective de subir à nouveau ça trop vite.

Une journée passe. Puis une autre. Je me dis que je dois appeler Leonard, pourtant ma main est incapable de saisir le téléphone. Il doit en être de même pour lui, puisqu’il n’appelle pas non plus. L’élan qui ne débouche sur rien se mue en manque de courage. Puis le manque de courage se durcit et devient ennui. Une fois accompli ce cycle de sentiments contradictoires, manque de courage et paralysie de la volonté, l’envie de revoir l’autre devient urgente, et la

main va jusqu'au téléphone. Leonard et moi considérons être des amis intimes parce que notre cycle se réalise en une semaine à peine.

Hier, en sortant du supermarché au bout de ma rue, j'ai aperçu à la limite de mon champ de vision le mendiant qui se tient régulièrement devant le magasin : un type petit et blanc qui a toujours la main tendue. Son visage est couvert de couperose. « J'ai besoin de manger quelque chose, gémissait-il comme à son habitude, c'est tout ce que je demande, quelque chose à manger, ce que vous voudrez, juste quelque chose à manger. » Comme j'arrivais à sa hauteur, j'ai entendu une voix dans mon dos : « Frère, tu veux quelque chose à manger ? Eh bien, voilà quelque chose à manger. » En me retournant, j'ai découvert un noir au regard froid qui lui tendait une part de pizza. « Mec, tu sais que je... » Le Noir l'a interrompu en disant, d'un ton aussi glacial que son regard : « Tu as demandé quelque chose à manger. Voilà quelque chose à manger. J'ai acheté ça pour toi. Alors mange-la ! » Le mendiant a reculé d'un air dégoûté. L'autre s'est détourné et, d'un geste dédaigneux, a jeté la pizza dans une poubelle.

De retour à mon immeuble, je n'ai pu m'empêcher de raconter ça à Jose, le concierge. Il *fallait* que je raconte à quelqu'un ce qui venait de se passer. Jose a écarquillé les yeux. Quand j'ai terminé mon récit, il a dit : « Miss Gornick, j vous comprends. Un jour, mon père, y m'a donné une putain de gifle pour ça. » Ça a été à mon tour d'écarquiller les yeux. « On allait à un match, un clodo me demande à manger. J'ai été lui acheter un hot-dog. Et mon père m'a

gifié. “Quitte à faire quelque chose, fais-le bien, il a dit. On n’offre pas un hot-dog sans offrir aussi un soda !” »

En 1938, à peine quelques mois avant sa mort, Thomas Wolfe écrivait à Maxwell Perkins : « J’ai eu comme un “pressentiment”, et j’éprouve le besoin de vous le raconter... Je pense toujours à vous en ce 4 juillet, il y a trois ans, lorsque vous êtes venu m’attendre au bateau. Nous nous sommes installés au café qui domine le fleuve, nous avons bu un verre puis nous sommes montés en haut de ce grand building. La ville et la vie s’étendaient à nos pieds dans toute leur étrangeté, leur gloire et leur puissance. »

Bien entendu, cette ville était New York – qui est aussi celle de Whitman et de Crane –, et le contexte celui du mythe du jeune génie à peine débarqué dans la capitale du monde – à la manière d’un tableau de l’annonciation profane – tandis que toute la ville l’attend, lui et personne d’autre. Il franchit seul le pont, il s’avance sur l’avenue et il monte au sommet du plus grand building, où enfin il sera reconnu comme le héros qu’il sait déjà être.

Mais ça, ce n’est pas du tout ma ville. Ma ville, c’est plutôt celle des Anglais mélancoliques : Dickens, Gissing et Johnson, surtout Johnson. Une ville où aucun de nous ne va nulle part, car nous sommes déjà là, nous autres les éternels spectateurs du poulailler qui arpentons ces artères misérables et merveilleuses à la recherche de notre reflet dans les yeux d’un inconnu.

Dans les années 1740, Johnson arpentait les rues de Londres pour apaiser sa dépression chronique. Le Londres que Johnson parcourait était une ville pestilentielle : égouts

à ciel ouvert, maladies, pauvreté, indigence ; torches fumantes ; types qui s'entre-tuaient à minuit dans les ruelles désertes. Pourtant, de cette ville, Johnson disait : « Lorsqu'un homme est las de Londres, c'est qu'il est las de la vie. »

La ville était pour lui le moyen de sortir de ses bas-fonds, le réceptacle de son inconfort profond et de son immense malaise. La rue le tirait d'une solitude morose pour le relier à l'humanité, elle faisait ressurgir en lui la générosité originelle, lui rendait sa vivacité d'esprit. Dans les rues, Johnson faisait des observations pérennes ; il y puisait sa sagesse. Tard le soir, à la recherche de discussions de comptoir, il était soulagé de voir que d'autres avaient les mêmes besoins que lui : ces types qui buvaient en parlant de l'Homme et de Dieu jusqu'aux premières lueurs du jour parce qu'aucun n'avait envie de rentrer.

Johnson détestait la vie de village. Elle le terrifiait. Les rues désertes et silencieuses le plongeaient dans le désespoir. Dans un village, il ne se retrouvait en personne, et sa solitude devenait insupportable. La ville avait un sens, car elle lui permettait de supporter la solitude.

J'ai toujours vécu à New York, mais pendant toute la première partie de ma vie, j'ai rêvé de Manhattan, telle une habitante de petite ville. J'aspirais à gagner la capitale. Grandir dans le Bronx, c'était comme grandir dans un village. Depuis le début de l'adolescence, je savais que le monde avait un centre, et que j'en étais très loin. Et pourtant, je savais aussi qu'il suffisait de prendre le métro pour se retrouver à Manhattan. Manhattan, c'était l'Arabie.

À quatorze ans, j'ai commencé à prendre le métro et à parcourir Manhattan de long en large, tard les soirs d'hiver ou dans la chaleur de l'été. La seule différence entre quelqu'un du Kansas et moi, c'est que depuis le Kansas, on ne fait le grand saut de l'immigration qu'une fois, alors que moi, je tentais de multiples incursions vers Manhattan pour retrouver ensuite mon chez-moi : le confort et la réassurance, l'ennui et l'attente avant de saisir véritablement ma chance. Je descendais Broadway, je remontais par Lexington, j'arpentais la Cinquante-septième Rue d'une rive à l'autre, je parcourais Greenwich Village, Chelsea, le Lower East Side, je plongeais jusqu'à Wall Street, je repartais vers Columbia. J'ai parcouru ces rues pendant des années, frissonnante et pleine d'expectative, avant de rentrer chaque soir dans le Bronx en attendant que ma vie commence.

Je voyais le West Side comme un long rectangle d'immeubles peuplés d'artistes et d'intellectuels ; cette richesse contrastait avec l'East Side, son argent et son standing, offrait à la ville son glamour ainsi qu'une douloureuse excitation. J'avais dans la bouche le goût du monde, du monde pur. Dès que je serais assez grande, New York m'appartiendrait.

À mesure que nous grandissions, mes amies et moi nous aventurons de plus en plus loin dans le quartier jusqu'à devenir des filles arpentant le Bronx comme si elles devaient en atteindre le cœur. Nous nous servions des rues comme les enfants de la campagne utilisent les champs, les rivières, les montagnes et les grottes : pour nous inscrire sur la carte du monde. Nous faisons des promenades qui duraient des heures. À douze ans, nous savions dans l'instant si quelqu'un avait des paroles ou un

comportement ne serait-ce que très légèrement déplacés. Si un type surgissait en disant : « Alors les minettes, ça va ? Z'êtes du coin ? », nous savions. Si une femme n'allait pas vraiment faire les courses, nous savions. Nous savions aussi que ça nous excitait de savoir. Lorsqu'il se produisait quelque chose d'anormal – et il ne nous en fallait pas beaucoup pour considérer que quelque chose n'était pas normal, tant notre idée de la norme était stricte –, nous passions ensuite des heures à l'analyser.

Au lycée, une amie me fit découvrir le nord de Manhattan. On y parlait tant de langues différentes, il y avait là tant de styles vestimentaires, des hommes barbus, des femmes en tenue noir et argent. De toute évidence, ils n'appartenaient pas à la classe ouvrière, mais alors, à *quelle* classe ? Il y avait aussi des marchands de rue. Dans le Bronx, il se pouvait qu'un vendeur de fruits et légumes crie : « Eh, m'dame, j'ai des tomates fraîches aujourd'hui ! » Mais là, les gens vendaient à même le trottoir des montres, des radios, des livres, des bijoux en interpellant les passants d'une voix forte et insistante. Et ceux-là de rétorquer : « Combien de temps va tenir cette montre ? Jusqu'à ce que j'atteigne le bout de la rue ? » « Je connais le type qui a écrit ce livre, il vaut pas un clou. » « Où t'as trouvé cette radio ? Les flics seront chez moi demain matin, c'est ça ? » Que d'animation et d'agitation ! Des inconnus qui parlaient à des inconnus, s'en amusaient ou se mettaient en colère. C'était l'aplomb de leurs gestes et leurs expressions qui nous fascinait. Les flirts élégants, les remarques pleines d'esprit, les gens chez qui fusaient des répliques drôles et exubérantes n'appelant même pas toujours de réponse.

À l'université, une autre amie me fit découvrir West End

Avenue. Je n'avais jamais vu d'artère aussi large et majestueuse, avec ses portiers au pied d'immeubles imposants alignés sur plus de deux kilomètres. Mon amie m'avait raconté que dans ces beaux bâtiments en pierre résidaient des musiciens et des écrivains, des scientifiques et des émigrés, des danseurs et des philosophes. Très vite, une virée à Manhattan ne pouvait être complète sans un tour sur West End Avenue entre la Cent septième et la Soixante-douzième Rue. Cette avenue est devenue un emblème pour moi : vivre ici, cela signifierait que j'avais réussi. J'ignorais si je serais l'artiste/l'intellectuelle ou « l'épouse de », car je ne m'imaginai pas signer moi-même un bail, mais peu m'importait. D'une manière ou d'une autre, j'y habiterais.

En été, nous allions assister à des concerts au Lewisohn Stadium, le grand amphithéâtre à ciel ouvert du City College. C'est là que j'ai pour la première fois entendu du Mozart, du Beethoven et du Brahms. Ces concerts ont pris fin au milieu des années soixante, mais cinq ans plus tôt, sur les gradins en pierre, mois de juillet après mois de juillet, mois d'août après mois d'août, je *savais* que les hommes et les femmes assis près de moi habitaient West End Avenue. Tandis que l'orchestre s'accordait, que les lumières diminuaient dans la nuit douce et étoilée, je sentais ce public intelligent ne former plus qu'un seul être tendu vers la musique, ou plutôt vers lui-même à travers la musique. C'était comme si le concert était une extension à l'air libre de tout ce qui constituait leur vie. Et moi, de manière aussi intelligente qu'eux, espérais-je, je tendais également vers la musique, même si en réalité, je ne faisais que les singer. Je n'avais pas encore mérité d'apprécier cet art comme eux. En l'espace de quelques

années, je commençai à me dire que peut-être je n'y parviendrais jamais.

Comme je me voyais évoluer de plus en plus à la marge de la société, rien n'apaisait plus mon cœur endolori et révolté qu'une promenade à Manhattan. Observer dans la rue les cinquante manières que les gens avaient de rester humains, la variété et l'inventivité de leurs techniques de survie, cela permettait de relâcher la pression et au trop-plein de se déverser. Je sentais jusque dans mes terminaisons nerveuses ce refus commun de sombrer. À force, ce refus devint une compagnie. Je ne me suis jamais sentie moins seule que seule dans une rue bondée. Là, je parvenais à me représenter ce que j'étais. Là, je me disais, je gagne du temps. Quelle terrible notion que celle de gagner du temps. Je l'ai partagée avec Leonard pendant des années.

Puis je suis devenue adulte et je suis allée habiter à Manhattan. Même si, bien évidemment, rien ne s'est passé comme prévu. J'ai fait des études, mais mon diplôme ne m'a jamais permis d'avoir un poste à Midtown. J'ai épousé un artiste, mais nous avons vécu dans le Lower East Side. Je me suis mise à écrire mais, au-delà de la Quatorzième Rue, plus personne ne me lisait. Pour moi, les portes de la Golden Company sont restées fermées à jamais. Cette entreprise florissante m'est demeurée inaccessible.

Parmi mes amis, je suis connue pour mon indifférence à la possession. On me raille parce que je donne l'impression de ne rien vouloir posséder. J'ignore le nom des choses, je ne sais pas faire la différence entre le véritable et l'imitation, le luxueux et le médiocre. Ça n'a rien d'un noble

désintérêt, c'est juste que les objets ont toujours été pour moi source de panique. Une gêne toute paysanne vis-à-vis des couleurs, de la texture, de l'abondance – du glamour, du comique, de l'espièglerie –, est à la racine de mon malaise. Toute ma vie, j'ai fait avec peu, car les « objets » m'angoissent.

Leonard a adopté un style de vie à l'opposé du mien, mais, en réalité, il est simplement mon image inversée. Il croule sous les estampes japonaises, les tapis persans, le mobilier dix-huitième tapissé de velours. Son appartement ressemble à un musée à plusieurs salles dont il est le conservateur. Je vois bien qu'il remplit l'espace d'une façon aussi désespérée que je me garde de le faire. Et pourtant, il ne se sent pas plus chez lui que je ne me sens chez moi. Lui aussi, il a besoin de fouler le bitume.

Dès que j'ai obtenu mon diplôme, New York n'a plus signifié que Manhattan pour moi, mais pour Leonard, qui a lui aussi grandi dans le Bronx, New York, c'est resté les cinq *boroughs*. Lorsque je l'ai connu, il y a plus de trente ans, il arpentait comme je ne l'avais jamais fait Brooklyn, le Queens et Staten Island. Il connaissait Sunnyside, Greenpoint, Red Hook ; Washington Heights, East Harlem, South Bronx. Il pouvait se représenter une rue commerçante du Queens où la moitié des boutiques est murée, un bout de quai restauré à Brooklyn, un jardin avec des fleurs et des herbes folles à Harlem, un entrepôt sur East River transformé en galerie marchande sordide digne du tiers-monde. Il savait quelles cités posaient problème ou non. Il ne connaissait pas simplement les rues, mais aussi

les jetées, les voies ferrées à l'abandon, les lignes de métro ; Central Park et Prospect Park comme sa poche ; les ponts piétons sur l'East River, les ferries, les tunnels, les voies rapides ; Snug Harbor, City Island et Jamaica Bay.

Il me rappelait ces gamins des rues du cinéma italien d'après-guerre, ces superbes enfants en haillons de Rossellini qui laissent leur empreinte sur Rome parce qu'ils la connaissent par cœur. Leonard me faisait toujours penser à ces gamins lors de nos longues promenades à travers les *boroughs* : il était avide d'information comme seul un fils d'ouvrier peut l'être – le genre d'information qui finit par vous rendre propriétaire du sol sous vos pieds. Avec Leonard comme guide, les *boroughs* qui s'étendaient dans toutes les directions et paraissaient n'être, à mon œil non averti, que des terrains vagues, finissaient par devenir, quand je commençais à les voir avec ses yeux, une mer inestimable de ghettos, fournissant sans cesse du sang neuf au rectangle glamour et prospère de Manhattan.

Au cours de nos expéditions, la forme de l'espace-temps se modifiait en permanence. Le concept « d'heure » se volatilisait. Les rues se transformaient en un long ruban sans le moindre obstacle entravant notre progression. Le temps s'étirait pour ressembler à celui de notre enfance, qui semblait ne jamais devoir finir, à l'inverse de maintenant, où il est devenu précieux, urgent, un jalon fugace de notre bien-être émotionnel.

J'arrive à une fête de Nouvel An. Jim se jette sur moi. À l'inverse, Sarah me fait un signe de tête et se détourne. Il y a un an, j'étais proche de l'un, et il y a deux ans, de

l'autre. Ce soir-là, je me rends compte que je n'ai pas vu Jim depuis trois mois, et Sarah, six. Puis apparaît une femme qui habite à trois rues de la mienne. Les yeux brillants, elle me glisse : « Tu me manques ! » d'un air mélancolique, comme si nous étions des amants séparés par la guerre et des forces qui nous dépassent. J'acquiesce, j'avance. Ces gens et moi allons nous étreindre avec bonheur ; sans ressentir de griefs, ni même une ébauche de reproche. En effet, il n'y a là aucune raison d'avoir des griefs. Telles les pièces d'un kaléidoscope, nous nous sommes simplement déplacés dans le schéma des échanges intimes. La plupart de ceux qui, il y a peu de temps encore, se voyaient régulièrement, ne se croisent plus à présent que par hasard dans un restaurant, un bus, lors d'une fête de mariage dans un loft. Et pourtant, même avec quelqu'un que je n'ai pas vu depuis des années, l'intensité peut renaître et nous conduire à nous voir toutes les semaines pendant six mois.

Je repense souvent aux amitiés entre locataires dans mon enfance, toutes des liens de circonstance. Ces femmes rondes aux yeux sombres dotées d'une conscience sourde des besoins de l'instant. Quelle importance que la voisine s'appelle Ida ou Goldie dès lors qu'il fallait trouver dix dollars, le nom d'une avorteuse ou une épaule pour s'épancher au sujet de la dernière dispute conjugale ? La seule chose qui comptait, c'est qu'il y ait une voisine. Ces attachements étaient plus contingents que nécessaires, comme l'aurait dit Sartre.

Contrairement à nous : jamais auparavant dans l'Histoire, tant d'intelligence et de culture ne se sont consacrées à l'idée du moi irremplaçable – essentiel. Jamais auparavant, l'aversion pour le moindre petit inconfort psychologique n'a

relégué autant de personnes au rang de relations contingentes.

Au troisième siècle, l'écrivain romain Cælius avait compris que les difficultés qu'il rencontrait en amitié provenaient de son incapacité à être en paix avec lui-même. « Aucun homme ne peut prétendre à l'amitié d'un autre, écrivait-il, s'il n'est pas déjà son propre ami. Le premier grand devoir de l'humanité, c'est d'être en amitié avec soi. Beaucoup de gens non seulement se détestent, mais de surcroît découragent les meilleures intentions des autres, et pourtant ce sont ceux qui clament haut et fort qu'"il n'y a rien de tel qu'un ami dans le monde". »

Samuel Taylor Coleridge tenait pour acquise une définition de l'amitié qui contenait un idéal déjà en vogue au temps d'Aristote. Il vivait à une époque où des personnes sensibles aspiraient à la communion des âmes, et il souffrait que celle-ci manque le plus souvent de se transformer en amitié. Lorsqu'il perdit l'amitié originelle, même sa souffrance ne déstabilisa en rien cette conviction.

Coleridge et William Wordsworth se rencontrèrent en 1795. Ils avaient alors respectivement vingt-trois et vingt-cinq ans. Wordsworth – grave, susceptible, réservé – semblait déjà convaincu de devenir un jour un grand poète. Coleridge – brillant, explosif, dépourvu de confiance en lui au point d'en être difficilement supportable – était déjà sous l'emprise de l'opium. Mis à part eux, tout le monde savait que cette amitié ne pouvait durer. Mais en

1795, un nouveau monde, une nouvelle poésie, une nouvelle façon d'être étaient en gestation, et Wordsworth et Coleridge, qui ressentaient l'effet de toutes ces nouveautés, en voyaient la preuve l'un en l'autre.

Leur passion dura un peu plus d'un an et demi. À la fin de cette période, le chaos reprit le dessus chez Coleridge. Quant à Wordsworth, son orgueil le figea dans l'immobilité, ou presque. La personne que chacun avait projetée sur l'autre, cette délicieuse présence, avait disparu. Ils n'avaient pas pour autant retrouvé leur caractère originel. Mais aucun d'eux ne se sentirait plus jamais au meilleur de lui-même dans cette relation.

Au meilleur de soi-même. Pendant des siècles, ce fut le concept clef de toute définition de l'amitié : l'ami est un être vertueux qui s'adresse à la vertu elle-même. Combien ce concept nous est à présent étranger, nous autres enfants de la psychanalyse ! De nos jours, nous ne cherchons pas à voir, encore moins à affirmer, le meilleur de nous-même en l'autre. Au contraire, c'est la transparence dont nous faisons preuve envers nos émotions négatives – la peur, la colère, l'humiliation –, qui stimule les liens de l'amitié contemporaine. Rien ne nous attire davantage vers quelqu'un que la sincérité avec laquelle nous affrontons notre plus grande honte en sa présence. Coleridge et Wordsworth craignaient de se livrer. Nous adorons ça. Nous voulons être connus tels que nous sommes, avec tous nos défauts – plus on exhibe ses défauts, mieux c'est. C'est la grande illusion de notre culture : être ce que nous avouons.

Chaque soir, quand j'éteins les lumières de mon salon situé au dix-septième étage, j'ai le plaisir de contempler les rangées de fenêtres éclairées tout autour de moi qui se dressent vers le ciel, et je me sens étreinte par ce ramassis anonyme de citadins. Le fourmillement de ruche humaine, pourtant bien ancré dans l'espace, est le concept de New York. Le plaisir que cela me procure se situe au-delà de toute explication.

Le téléphone sonne. C'est Leonard.

« Que fais-tu ? demande-t-il.

– Je lis Krista K.

– Qui est-ce ?

– “Qui est-ce” ! L'un des plus grands écrivains d'Europe centrale !

– Ah, dit-il sans s'émouvoir. Et que donne son livre ?

– Il est un peu étouffant, soupire-je. La plupart du temps, tu ne comprends pas où tu es, ni qui parle. Puis, toutes les vingt pages, elle écrit : “J'ai rencontré G par hasard ce matin. Je lui ai demandé combien de temps, selon lui, nous pouvions continuer ainsi. Il a haussé les épaules. En effet, ai-je répondu.”

– Ah, commente Leonard. C'est ce genre de livres. En-nu-yeux.

– Dis-moi, ça ne te dérange jamais de passer pour un Philistin ?

– Les Philistins étaient un peuple pernicieux. As-tu vu Lorenzo récemment ?

– Non, pourquoi ?

– Il s'est remis à boire.

- Mon Dieu ! Qu'est-ce qui ne va pas, encore ?
- Qu'est-ce qui ne va pas, *encore* ? La question, c'est plutôt, qu'est-ce qui va bien ? Qu'est-ce qui va jamais bien pour Lorenzo ?
- Tu ne peux pas le raisonner ? Tu le connais si bien.
- Mais je le raisonne. Il se contente de hocher la tête en disant : "Je sais, je sais. Tu as raison, je dois me ressaisir, merci beaucoup de me dire ça, je te suis très reconnaissant, je ne sais pas pourquoi je déconne, je ne sais pas, c'est tout."
- Et pourquoi il déconne ?
- Pourquoi ? Putain, parce que s'il ne déconne pas, il ne sait pas qui il est ! (La voix de Leonard est tout à coup tendue.) C'est incroyable d'avoir l'esprit confus à ce point. Je lui demande : "Qu'est-ce que tu veux, qu'est-ce que tu veux vraiment ?" »

Je le coupe :

« Dis-moi ce que tu veux, ce que tu veux vraiment.

- Touché », lâche Leonard avec un rire sec.

Suivent quelques secondes d'un silence essentiel.

« Dans ma vie, reprend-il, je sais uniquement ce que je ne veux pas. J'ai toujours eu une épine dans le pied. Et je me suis toujours dit que le jour où je l'aurais enfin extraite, je pourrais réfléchir à ce que je veux. Mais lorsque je serai débarrassé de cette épine, je me sentirai vide. Alors très rapidement, une autre épine prendra sa place. Puis à nouveau, je ne penserai qu'à la retirer. Ainsi, je n'ai jamais eu le temps de réfléchir à ce que je voulais vraiment.

- Peut-être que c'est la raison pour laquelle Lorenzo boit.

- C'est atroce, insiste Leonard, d'être si vieux et d'avoir aussi peu d'informations sur la vie. Voilà quelque chose sur

laquelle Krista K. pourrait écrire, et qui m'intéresserait. Le seul problème, c'est qu'elle s'imagine que les informations, c'est ce que recherche le KGB. »

À la pharmacie, je croise Vera, quatre-vingt-dix ans, trotskiste depuis toujours, qui habite un cinquième étage sans ascenseur, et dont la voix a gardé les intonations d'un prêcheur déchaîné. Comme cela fait longtemps que je ne l'ai pas vue, je lui propose spontanément d'attendre ses médicaments avec elle. Nous nous installons sur deux des trois chaises alignées près du comptoir, moi au centre, Vera sur ma gauche. À ma droite, un homme au physique agréable lit un livre.

« Vous habitez toujours au même endroit ? lui demandé-je.

– Où je pourrais aller d'autre ? répond-elle assez fort pour que l'homme relève la tête. Mais tu sais, ma chérie, les escaliers, ça me maintient en forme.

– Et votre mari ? Comment fait-il ?

– Ah, lui, il est mort.

– Je suis désolée. »

Elle agite la main.

« Ce n'était pas un bon mariage. (Trois personnes en train de faire la queue se retournent.) Mais tu sais quoi ? À la fin, ça n'a pas d'importance. »

J'acquiesce. Je comprends. Car l'appartement est vide, maintenant. Elle reprend :

« Mais je dois dire que même si ça n'était pas un bon mari, c'était un amant formidable. »

Je sens l'homme près de moi tressaillir.

« C'est sans doute très important, dis-je.

– Et comment ! Je l'ai rencontré à Detroit pendant la Seconde Guerre mondiale. On appartenait tous les deux

au même syndicat. À l'époque, tout le monde couchait avec tout le monde, alors j'ai fait pareil. Eh bien, tu ne vas peut-être pas me croire mais... (et là, elle baisse le ton, comme si elle avait un secret crucial à me confier), la plupart des types avec qui j'ai couché, ils étaient nuls au pieu. Vraiment nuls. »

Je sens l'homme à côté de moi étouffer un rire.

« Alors quand on en trouve un bon, reprend Vera en haussant les épaules, eh bien, on le garde.

– Je vois ce que vous voulez dire.

– Vraiment, ma chérie ?

– Bien sûr.

– Tu veux dire que de nos jours, ils sont toujours aussi nuls ?

– Vous entendez ça, dis-je. Deux vieilles dames qui parlent de mauvais amants. »

Cette fois, l'homme près de moi rit ouvertement. Je me tourne vers lui et je l'observe longuement.

« Nous couchons avec les mêmes hommes, il faut croire, lui dis-je.

– Oui, reconnaît-il. Et avec le même ratio de satisfaction. »

Un instant, nous nous observons tous les trois, puis nous explosons de rire. Lorsque nous reprenons nos esprits, nous sommes rayonnants. Nous avons chacun fait nos expériences dans notre coin, et nous en sommes tous parvenus aux mêmes conclusions.

Personne ne s'étonne davantage que moi de ce que je suis devenue. En amour, par exemple. J'ai toujours considéré